

L'ART ARABE DANS LE MAGHREB

KAIROUAN

(DEUXIÈME ARTICLE¹)

II

LA GRANDE MOSQUÉE. — LA MOSQUÉE DU BARBIER.

L'intérêt architectural de Kairouan réside dans un certain nombre de monuments religieux. Les deux plus importants sont la Grande Mosquée et la *zaouïa* qui renferme le tombeau d'un compagnon du Prophète, Sidi-Sahab. Nous les décrirons tout à l'heure. Disons d'abord ce que sont les autres édifices du même genre. Leur nombre est grand, mais leur valeur artistique est généralement minime. Un ancien explorateur a cru compter dans la ville sainte cinq cents mosquées et oratoires. Le fait est que, lorsqu'on suit la ligne de faite des remparts, on croirait ne pas pouvoir dénombrer les coupoles et les coupolettes qui pointent par-dessus les terrasses; le chiffre le plus véridique, pour les coupoles et les minarets subsistants, serait de 175, répartis sur une cinquantaine d'édifices.

L'intérieur et l'extérieur des mosquées et des *zaouïa* quelconques éparses dans la ville, par exemple dans la grande rue (*Zankat-Touila*), est pauvre et sans volonté architecturale; une promenade dans une ville comme Sousse serait à ce point de vue bien plus fructueuse.

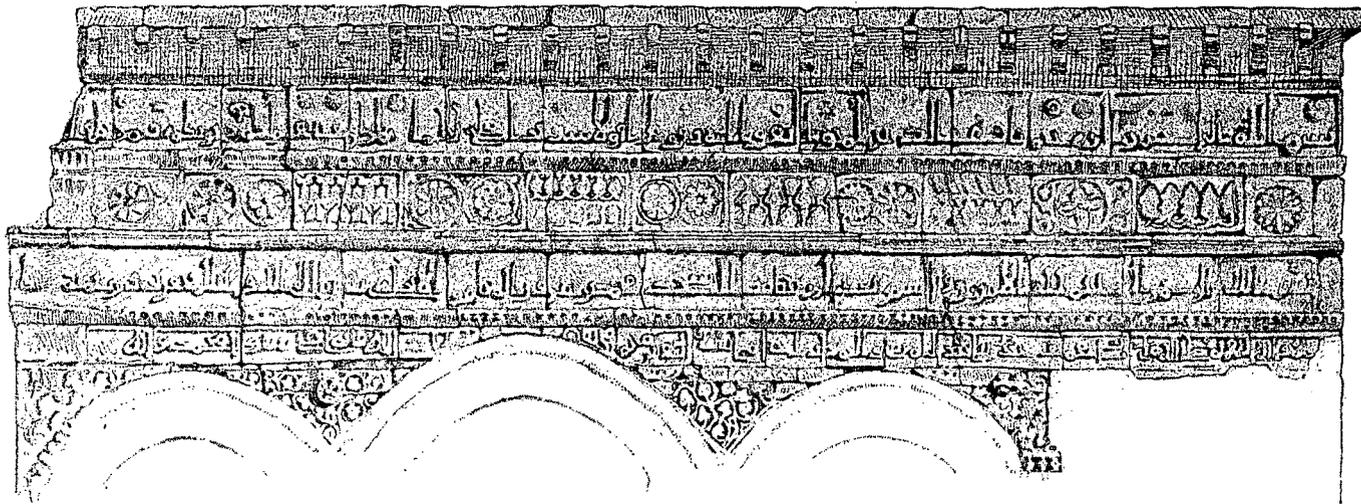
Il y a cependant des exceptions.

1. Voir *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, t. V, p. 368.

La mosquée « Des Trois portes » (*Djama-Tleta-Biban*), élevée au commencement du x^e siècle de notre ère, restaurée en 1509, est une des plus anciennes de Kairouan. Le savant Mohammed-Kheiroun, dont elle recouvre le tombeau, était Andalous et fut victime en 926 des querelles religieuses. Ce joli oratoire offre une façade d'un développement modeste, mais entièrement recouverte d'une inscription en cet arabe carré qui est si ornemental qu'on le distigue à peine des bandes alternées d'ornement. « Mahommed, y est-il dit, a ordonné la construction de cette mosquée pour se rapprocher de Dieu et pouvoir espérer en sa miséricorde. » Par hasard, cette inscription, gravée dans la pierre brune, est fort lisible encore ; elle n'a pas été encroûtée par l'affreux enduit de lait de chaux dont on recrépît périodiquement les villes tunisiennes. Il y a à Sfax, à Sousse, à Zaghouan des mosquées entières qui sont sans angles, des voûtes émoussées, tapissées de stalactites postiches, ailleurs de fins entrelacs dissimulés, noyés, sous cet enduit qui épaisit tous les ans. Ici aussi toutes les tours, où des inscriptions sont dessinées par des briques posées sur champ, toutes les zaouïa sont sous le même linceul blanc.

Hors la ville, dans le quartier des Zlas, la mosquée « Des Sabres » (*Djama-Amor-Abbada*), avec ses six coupoles cannelées, s'élève près d'une porte ouverte dans la muraille factice du faubourg. Prévenons les dupes qu'elle pourrait faire : c'est une construction toute moderne, qui date d'un peu plus de trente ans. Elle abrite le tombeau d'un forgeron devenu derviche, passablement charlatan, qui jouissait d'une grande popularité. On montre à l'intérieur des fourreaux de bois gigantesques qui contenaient, paraît-il, des sabres de même dimension forgés et ciselés par Si Mrabot-Amor-Abbada, et on y trouva tout d'un coup, en temps opportun, une inscription qui annonçait l'entrée des troupes françaises et, par conséquent, déconseillait toute résistance aux plus fanatiques. Il y a aussi des pipes, des chaises, des chandeliers de proportions insolites, « recouverts, dit M. Houdas, d'inscriptions aussi extravagantes que mal gravées ». L'implacable badigeonnage qui revêt cette mosquée rend l'illusion complète ; on se tromperait facilement de quelques siècles. C'est que l'architecture arabe n'a pas eu, extérieurement du moins, ce qu'on appelle des styles divers ; en 1850, les Kairouanais ont naturellement imité les modèles qu'ils avaient sous les yeux.

Dans une cour voisine, le derviche, qui évidemment comptait passer pour un géant, fit déposer de grosses ancras de bossoir enlevées à l'arsenal de Porto-Farina, là-bas entre Bizerte et Tunis.



DÉCORATION DE LA FAÇADE DE LA MOSQUÉE TLETA-BIBAN, A KAIROUAN.

(D'après un dessin de M. Ary Renan.)

En vérité, tout est surprise à la mosquée des Sabres.

En reprenant la description des mosquées de Kairouan donnée par le *Méalik-el-Imân* dont nous avons parlé dans notre premier article, il faudrait aussi mentionner :

1° L'illustre mosquée des Ansars, si ancienne au dire de Ben En-Nadji, qui existe encore à l'angle S.-O. de la ville. Réparée en 1060, elle n'offre plus rien de remarquable ;

2° La mosquée d'Ismail ben Obeid-el-Ansari, plus connue maintenant sous le nom de *Djama-Zitouna*, dans le faubourg des Zlas ; sa construction remonterait à 717 et elle aurait été réédifiée en 1275 par El-Houderteb ; cela explique sans doute son insignifiance.

Mais nous préférons attirer l'attention sur la zaouïa de Si-el-Habib *El-Khrangani*. Bien qu'elle ne date que de 1430, il est fort instructif de la visiter. Il y a surtout une cour centrale, entourée de plain-pied d'un portique à arcades, qui est un excellent type de *patio*, grâce à un second ordre de colonnade en terrasse couverte. Les colonnes sont des plus simples ; un petit *mihrab* décoré de faïence s'ouvre au fond ; le pavé à dessins et les sculptures des murs n'ont pas trop souffert, en raison de leur modernité relative. Une seconde cour d'une disposition analogue desservait les logements des étudiants. L'appareil est visible et dénonce une construction soignée.

LA GRANDE MOSQUÉE. La *Métropolitaine*, pour ainsi dire, des mosquées d'Afrique a toujours été le cœur de la grande ville dont nous avons esquissé l'histoire. Elle mérite une description minutieuse.

Nous avons vu qu'Okba en jeta les fondements entre deux batailles. Au moment où la première prière dut y être prononcée, une discussion s'éleva au sujet de la direction de la *kibla*, c'est-à-dire de l'orientation du *mihrab*. Le *mihrab*, la niche sainte, doit désigner la position de la Mecque, ce qui n'a pas lieu à Kairouan ; on fit remarquer à Okba que toutes les futures mosquées du pays conquis devaient être construites sur le plan de celle-ci, et on commença de longs calculs astronomiques. Cela impatienta sans doute Okba, car il trancha la question en simulant une intervention divine ; une voix d'en haut désigna l'emplacement du *mihrab*. Il y a dans cette histoire une préoccupation évidente de justifier l'orientation anormale de tout l'édifice.

Nous ne décrivons pas la Grande Mosquée avant d'avoir transcrit la description qu'en a faite El-Bekri. Ayant parlé ailleurs de la première construction, il poursuit en ces termes :

Tout l'édifice, à l'exception du *mihrab*, fut abattu et reconstruit par Hassan (Ibn-Noman). Ce fut lui qui y transporta, d'une ancienne église, les deux colonnes rouges dont la beauté est incomparable. Il les prit à l'endroit nommé *El Caicériya* ¹ et qui fait partie du marché de l'hôtel de la Monnaie. L'on raconte qu'avant le déplacement de ces colonnes, le souverain de Constantinople avait voulu les acheter au poids de l'or; aussi les musulmans s'empressèrent-ils de les transporter à la mosquée. Toutes les personnes qui les ont vues déclarent que rien de pareil n'existe dans aucun pays du monde. Hicham-ibn-Abd-el-Mélik étant monté sur le trône du khalifat, reçut du gouverneur de Kairouan (Hassan) une lettre dans laquelle cet officier lui représentait que la mosquée n'était plus assez grande pour contenir l'assemblée des fidèles et qu'immédiatement au nord de l'édifice se trouvait un vaste jardin... Dans sa réponse, le khalife donna l'ordre d'acheter ce terrain et de l'enclore dans l'enceinte de la mosquée. Le gouverneur obéit; puis il construisit dans la cour de la mosquée un bassin que l'on désigne encore sous le nom de « vieux réservoir » et qui est situé à l'ouest des nefs. Au-dessus du puits qui se trouvait dans le jardin, il bâtit un minaret dont il établit les fondations dans l'eau... Encore aujourd'hui, ce minaret est tel que Hassan l'a construit; il a soixante coudées de haut et vingt-cinq de large. On y entre par deux portes dont l'une regarde l'Orient et l'autre l'Occident ². Les montants et les linteaux de ces portes sont en marbre orné de sculptures. Yezid-ibn-Hatem, nommé gouverneur de l'Ifrikia en l'an 155 (772), fit abattre toute la mosquée, à l'exception du *mihrab* ³ et la reconstruisit. Il acheta pour une forte somme et plaça dans la mosquée la belle colonne verte auprès de laquelle le cadî Aboul-Abbas-Abdoun ⁴ avait, dans la suite, l'habitude de faire sa prière. Ziadet-Allah étant monté sur le trône fit démolir toute la mosquée et ordonna même de renverser le *mihrab*. On eut beau lui représenter que ses prédécesseurs s'étaient tous abstenus de toucher à cette partie de l'édifice, parce qu'Okba l'avait construite, il persista, ne voulant pas que le nouveau bâtiment offrit la moindre trace d'une construction qui ne serait pas de lui. Pour le détourner de son projet, un des architectes lui proposa d'enfermer l'ancien *mihrab* entre deux murs, de manière à ne rien en laisser paraître dans l'intérieur de la mosquée. Ce plan fut adopté et jusqu'à nos jours la mosquée de Kairouan est restée telle que Ziadet-Allah l'a laissée. Le mirhab actuel ainsi que tout ce qui l'entoure, depuis le haut jusqu'en bas, est en marbre blanc percé à jour et couvert de sculptures... Autour du *mihrab* règne une colonnade de marbre extrêmement belle. Les deux colonnes rouges dont j'ai parlé sont placées au-devant du *mihrab* et servent à soutenir la coupole qui en fait partie. La mosquée renferme quatre cent quatorze colonnes, formant dix-sept nefs. Sa longueur est de deux cent vingt coudées et sa largeur de cent cinquante. La *macsoura* ⁵ était autrefois dans l'intérieur de la mosquée; mais, par suite des changements que Ziadet-Allah ne cessa de faire à cet

1. Il ne faudrait pas entendre par ce nom une localité éloignée qu'on chercherait sur la carte. Ce mot n'est qu'une corruption du mot *cæsarea* et désigne une basilique ou tout au moins un édifice à colonnes.

2. Ce n'est pas le minaret actuel.

3. [Et du minaret] évidemment.

4. Légiste fameux.

5. « La « chambre isolée » (*el beït-el macsoura*), dans laquelle le sultan se tenait

édifice, elle se trouve maintenant dans la maison qui est au sud de la mosquée et qui a son entrée sur la place des Fruits. Elle a une seconde porte qui s'ouvre à côté de la chaire et c'est par là que l'*imam* entre dans la mosquée, après s'être arrêté pour attendre l'heure de la prière. Ziadet-Allah dépensa quatre-vingt-six mille *mithcal* ¹ pour la construction de cette mosquée. Ibrahim, fils d'Ahmed-ibn-el-Aglab, étant parvenu à la souveraineté, fit prolonger les nefs de la mosquée et construire à l'extrémité de la nef qui conduit au *mihrab* la coupole appelée *Koubba-Bab-el-Behou* (la coupole de la porte de la beauté). Elle est environnée de trente-deux colonnes de beau marbre; à l'intérieur, elle est couverte de sculptures magnifiques et d'arabesques travaillées avec une netteté admirable : toutes les personnes qui la voient n'hésitent pas à déclarer qu'il serait impossible de trouver ailleurs un plus beau monument. La cour de la mosquée, du côté des nefs, est couverte de tapis sur une largeur de quinze coudées. La mosquée a dix portes et, dans sa partie orientale, une *macsoura* réservée aux femmes. Cette tribune ² est séparée du corps de la mosquée par un mur percé à jour, de manière à former un chef-d'œuvre d'art.

Reprenons et résumons ces précieuses données.

Hassan-ibn-Noman, qui reprit Kairouan à la première révolte berbère, est bien désigné par les autres auteurs, comme ayant rasé le monument d'Okba, sauf le *mihrab*, et reconstruit et achevé à sa place un édifice nouveau.

Trouvée trop petite une vingtaine d'années plus tard, la mosquée était reconstruite sur un plan plus vaste.

Nouvelle destruction quasi totale et réédification une cinquantaine d'années après, sous Yezid-ibn-Hatem.

Sous le grand Arlébite Ziadet-Allah I^{er} se place la construction, sur le même emplacement, d'une quatrième et dernière mosquée (821).

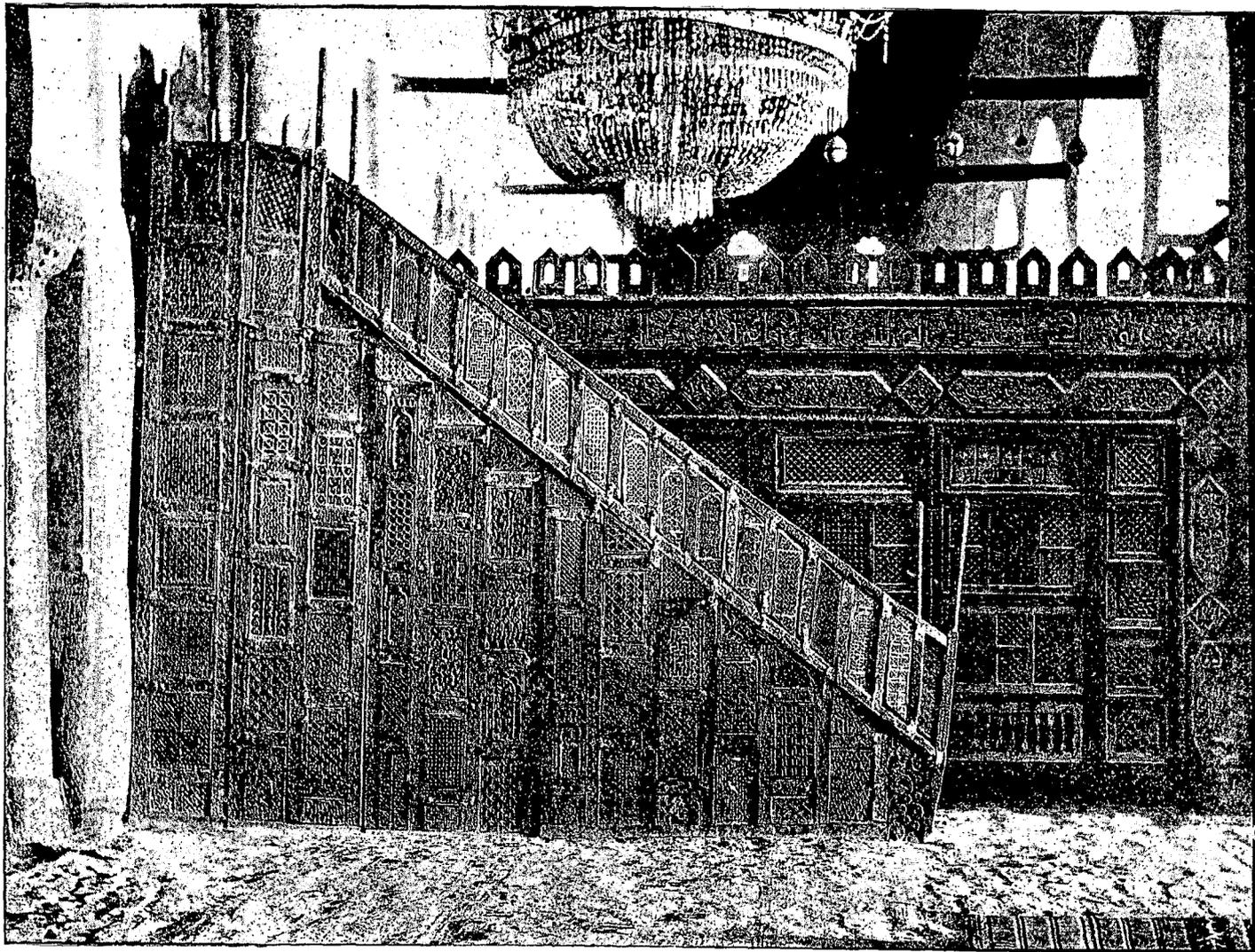
Enfin, agrandissement et construction d'une coupole sous Ibrahim (875).

Le *mihrab* était toujours intact; il servait en quelque sorte de pierre angulaire à chaque nouvel édifice. On le voit, chaque émir voulait laisser une trace de son règne; l'orgueil oriental s'accommode

pendant la prière publique, est une enceinte qui renferme le *mihrab* avec tout ce qui s'y trouve et tout ce qui l'avoisine ». Telle est la définition d'Ibn-Khaldoun, qui ajoute : « Les Aglabites de Kairouan avaient leur *macsoura* à Kairouan; après eux les Khalifes fatimites s'en servirent. » On verra tout à l'heure comment est disposée cette enceinte.

1. Environ huit cent mille francs de notre monnaie. Ibn-Werdan dit quatre-vingt-six mille *dinars*, ce qui équivaldrait aujourd'hui à un million deux cent quarante-sept mille francs.

2. Elle n'existe plus.



CHAIRE A PRÊCHER, EN BOIS SCULPTÉ, DE LA GRANDE MOSQUÉE, A KAIROUAN.

(D'après la photographie de M. Lougarre.)

mal des restaurations et fait du neuf au lieu de terminer les œuvres commencées; c'est le pays où chaque prince abandonne à la ruine le palais de son prédécesseur et bâtit pour lui seul une résidence que lui seul habitera.

Ziadet, tout le premier, alla jusqu'à vouloir détruire le sacro-saint mirhab, *palladium* de la cité. El-Bekri nous a dit que son mobile était l'orgueil et comment on obtint de lui de dissimuler simplement la niche antique aux yeux des fidèles. Pour d'autres motifs, pour des raisons religieuses, le schismatique El-Moaz voulut plus tard, lui aussi, détruire ce qui restait de la construction primitive. Lorsqu'il eut rompu avec les Fatimites, il poursuivit d'une haine implacable le culte chiite. Son premier acte fut de proclamer du haut de la chaire la restauration du culte sunnite, proclamation répétée en même temps dans toutes les mosquées de Tunisie; il arracha de la mosquée les étendards, les robes d'investiture; tout ce qui avait appartenu aux obéidites fut brûlé en place publique; leurs noms furent effacés; la *Maison des Ismaéliens*, qui était évidemment un collége chiite, fut incendiée. El-Moaz envoya même à Tehouda, où Okba tomba martyr, un détachement de troupes pour déterrer les reliques du saint et les jeter au feu. Mais la légende rapportée par El-Bekri dit qu'un orage terrible mit en fuite les sacrilèges.

Quelle est l'intervention qui sauva le mihrab? Quoi qu'il en soit, il subsiste. Reconstituée entièrement quatre fois, deux fois au moins profanée, pillée et convertie en écurie par les dissidents kharedjites, la mosquée de Sidi-Okba a aujourd'hui toutes les apparences de l'intégrité. Mais elle n'est pas matériellement la mosquée de Sidi-Okba; elle n'est pas le monument le plus ancien de la conquête arabe en Afrique. C'est un monument de la première moitié du ix^e siècle de notre ère et du iii^e siècle de l'hégire, en tout conforme au plan adopté par le rite malékite. Loin d'avoir servi de modèle à la mosquée de Cordoue, nous croyons au contraire qu'elle a été bâtie, sous sa forme définitive, d'après des plans venus d'Espagne.

A l'angle N.-E. des remparts, d'où on la domine, une grosse enceinte qu'on dirait fortifiée délimite la Grande Mosquée de tous côtés. Partout des contreforts massifs; presque point d'ouvertures dans ce grand paravent blanc. Seul, le minaret carré, trapu, à étages crénelés en retrait les uns sur les autres, est en pierre brune à la base. On dirait le gros donjon d'une kasba.

Cinq portes donnent accès à l'intérieur; les cinq autres portes anciennes ont été murées. Celles-ci sont des plus simples et pour-

raient être qualifiés de poternes. Celle qui s'appelle *Lalla-Réjane* est cependant d'une architecture assez élégante, qui se devine encore sous le coup de balai fatal des crépisseurs. Des colonnes antiques la supportent.

L'intérieur se compose d'un vestibule ouvrant sur une immense cour entourée des quatre côtés par un spacieux portique. Un petit édicule, dont nous parlerons plus loin, ainsi que le pesant minaret, sont enclavés dans le rectangle et font saillie à l'extérieur. La salle unique de la mosquée même se développe sur tout un côté de ce rectangle, regardant vers le nord.

Le portique est à double nef sauf la galerie nord, et les arcs sont supportés par des colonnes antiques, tantôt accouplées simplement, tantôt accouplées et adossées à des pilastres; là s'ouvrent les portes des cellules réservées aux étudiants. A la vérité toute la mosquée n'est qu'une forêt de colonnes antiques. El-Bekri en a compté quatre cent quatorze, et le chiffre doit être authentique; il augmentait sans doute à chaque reconstruction, et les quatre architectes successifs ont dû se piquer d'honneur d'ajouter chacun de nouveaux fûts de marbre.

D'où provient une pareille quantité de colonnes, des matières les plus diverses et des modules les plus variés?

Il n'existait pas de localité antique importante aux environs mêmes de Kairouan, car il est peu probable que l'emplacement de Sabra soit celui du *Vicus Augusti* des itinéraires. Je suppose de plus que l'élégante El-Mansouriah du x^e siècle et que Rakkada et El-Abacia consommèrent pour leur part un grand nombre de restes antiques; on montre encore, à Sabra, gisant à terre, deux colonnes de près d'un mètre de diamètre en marbre rouge violacé, les « colonnes de sang ». Attaquées par le pic des démolisseurs, ces deux colonnes roumies pleurèrent le sang, dit la légende. Nous croyons que leur poids seul arrêta les architectes de Kairouan. Il faut donc que la ville religieuse et la ville profane aient été au loin chercher tant de dépouilles. L'opinion des gens du pays d'après laquelle une grande partie des matériaux proviendrait des carrières antiques de Chemtou (*Simittu*) situées bien loin de Kairouan, sur la route de Tunis à Ghardimaou, ne paraît pas soutenable.

D'autre part, la grosse ruine de *Suffetula* (*Sbeitla*) où trois temples antiques sont encore debout, fut sauvée de la destruction arabe par le fait que la construction est en pierre. Les Kairouanais ne recherchaient que des colonnes monolithes, pour élever dessus des arceaux

et des voûtes légères; ils n'avaient que faire de moellons bien taillés. Les marbres proviendraient plutôt de Sousse, l'ancienne Hadrumète, d'Ed-Djem, l'ancien *Thysdrus*, et en général d'un pillage en règle de la côte où les anciens avaient tant de stations florissantes. Le grand amphithéâtre d'Ed-Djem est bâti en pierre comme les temples de Sbeitla, mais on y rencontre beaucoup de fragments et des blocs considérables de marbre.

La salle unique de la mosquée est une épaisse colonnade, un quinconce composé de 17 doubles nefs de huit arceaux chacun, portées sur des arcs à peine refermés. On dirait un musée de tous les styles de l'antiquité et de la décadence romaine. Toutes les colonnes sont en effet surmontées de chapiteaux; mais il est rare que ces chapiteaux soient contemporains du fût qu'ils couronnent; ils sont de tous les arts, de toutes les familles. Complètement analogue pour le plan à la mosquée de Cordoue ¹, qui fut commencée dix ans après la fondation de Kairouan et pourrait être appelée la doyenne des grandes mosquées, la mosquée de Sidi-Okba a été construite, comme Saint-Marc de Venise, avec des fragments arrachés à tous les édifices païens et chrétiens du littoral, fragments rapprochés ici sans intelligence.

Peu de chapiteaux sont d'un style pur. Le style des monuments antiques d'Afrique est généralement un style de décadence. Dans les ruines qui subsistent, — à l'amphithéâtre d'Ed-Djem par exemple, — on observe combien la correction de l'ionique et du corinthien s'est vite altérée; les plus beaux modèles se sont corrompus; les corniches elles-mêmes sont abâtardies. Les ouvriers africains évitaient de détacher les saillies; ils procédaient comme les ouvriers byzantins, avec hâte, à coups de bouterolle rapprochés, pour découper les feuillages. La fantaisie les entraînait parfois jusqu'à recourber « en coup de vent » l'acanthé rigide. Un grand nombre de chapiteaux de Kairouan, du style byzantin, en forme de diadème, de cubes, de corbeilles, de troncs de pyramides renversés, m'ont rappelé ceux de la basilique vénitienne et de Saint-Vital de Ravenne; d'autres, à simples entrelacs, à ornements réticulés, sont du style roman ou siculo-normand des basiliques palermitaines; mais le faux corinthien domine. En tout cas, il n'y a pas dans toute la mosquée un seul chapiteau de style arabe. Quelle différence avec Tlemcen, où on ne trouve pas un seul chapiteau antique!

1. Cette dernière a dix-neuf nefs sur trente-trois; elle est donc deux fois plus vaste.

« Les fragments byzantins, dit M. Saladin ¹, sont en très grand nombre à Kairouan. A la mosquée du Barbier nous remarquons un petit chapiteau avec quatre aigles aux quatre angles; dans la mosquée de Sidi-Okba un très grand nombre de chapiteaux byzantins, de différentes époques, qui sont du plus grand intérêt, à cause de leur conservation. Ils permettent de comparer l'école africaine à l'école orientale et de retrouver ici, comme en Asie, les dégénérescences du corinthien et de l'ionique, les chapiteaux à corbeille, comme à Jérusalem et à Constantinople, et les feuillages secs et reperçés seulement que l'on retrouve jusqu'en Égypte. Le faire de beaucoup de ces chapiteaux, la matière dans laquelle ils sont sculptés, tout porte à croire que la plupart d'entre eux sont l'œuvre d'artistes grecs. Il ne serait pas surprenant que les plus beaux morceaux eussent été apportés de Constantinople à Sousse, ou à une des villes de la côte. »

J'ajouterai que la Sicile dut être, à cause de son voisinage, mise à contribution la première.

Sur ces admirables supports, les architectes de Kairouan n'ont su élever que des voûtes précaires et relativement basses. La nef médiane et la coupole du mihrab qui la termine sont seules un peu plus soignées et agrémentées d'ornements en plâtre assez fins; c'est un échantillon du style arlébite qui ne mérite pas les formules admiratives d'El-Bekri. Partout les arcs, bâtis sommairement, reposent sur de faux tailloirs en bois; des barres de bois maintiennent les entré-colonnements; point de revêtements riches; point de beau pavé, ni de mosaïques, malgré le voisinage de Sousse où cet art fut si cultivé; on ne rencontre, en levant les yeux, que des voûtes et des plafonds presque nus. Quelques vitraux à la mode orientale les éclairent pourtant mystérieusement; quand les portes sont ouvertes, un jour frisant glisse sur les nattes et vient caresser les matériaux païens, les marbres, les onyx, les granits, en décelant la misère du crépissage arabe.

Pour soutenir la coupole du mihrab, les colonnes sont assemblées trois par trois. Dans un de ces groupes, deux hautes colonnes de porphyre rouge d'Égypte se dressent dans toute leur majesté.

Nous en avons déjà entendu parler par El-Bekri.

Ce mihrab, disons-le bien vite, est religieusement beau. On sait que le *mihrab* est une niche consacrée, juste assez grande pour enca-

1. *Archives des Missions scientifiques, etc.*, 3^e série, t. XIII (1887), p. 31.

drer l'*iman* debout, vers laquelle on se tourne pour prier et qui occupe la place de l'autel dans notre culte. Deux colonnettes byzantines de marbre rouge, encore pourvues de leurs chapiteaux, flanquent la niche elle-même ; elles datent de la reconstruction de Hassan-ibn-Noman qui les arracha sans doute à quelque église du patrice Grégoire, et une croyance qui a son analogue, en Orient, dans bien d'autres lieux, veut qu'elles suent tous les vendredis matins, au lever du jour. Quant à l'absidiole, elle est revêtue d'une paroi de marbre sculptée à jour en lourds ornements et peinturlurée d'une façon que nous trouvons assez barbare ; c'est là l'écran que Ziadet-Allah plaça devant le mihrab d'Okba. En regardant par les interstices, on distingue la niche plus profonde qui fut le *nucleus* de tout l'édifice et l'origine de Kairouan.

Au-dessus de la niche, le mur de fond est décoré de magnifiques carreaux de faïence persane ou rhodienne à reflets métalliques qui n'ont pas souffert. Cet embellissement, que les auteurs arabes appellent « tuiles de Chine », date encore de la dynastie arlébite.

A gauche du mihrab se trouve une petite salle découpée dans la nef par des clôtures de bois sculpté ; c'était là la *macsoura* d'El-Bekri.

C'est ce que MM. Cagnat et Saladin, appellent le *Beit-el-Eudda*.

Nous avons donné une définition de la *macsoura* qu'il faut compléter. Les sultans écoutaient la prière en une place séparée de la foule ; ils avaient, pour ainsi dire, leur banc d'œuvre, leur tribune, enceinte ou non dans une chambre ; parfois la chambre était hors de la mosquée, sur laquelle elle ouvrait par une simple fenêtre ; elle ouvrait extérieurement sur la rue ou le parvis, parfois sur une allée couverte qui conduisait aux palais princiers. Or l'édicule enclavé dans le gros œuvre de la mosquée dont nous avons parlé plus haut était la *macsoura* des Arlébites qui, on le sait, n'aimaient pas beaucoup à frayer avec la population de Kairouan. Aux beaux temps de l'Islamisme, les émirs, chefs spirituels et temporels, montaient eux-mêmes au *mimbar* et haranguaient ou prêchaient l'assemblée ; mais ceux qui avaient de bonnes raisons de se défier de leurs sujets préféraient se tenir dans une manière de *loge grillée*. On entrait du dehors dans l'édicule par une porte sans apparat qui existe encore ; la porte intérieure, au contraire, est ornée de trois morceaux de frise antique à gros décors de rinceaux floraux d'un style robuste. C'est El-Moaz qui fit pratiquer ce réduit, réduit qui donne accès, à droite, dans ce qu'on appelle le « cabinet de l'iman », à gauche, dans le trésor et la bibliothèque. La belle devanture de bois n'est là que

pour masquer la porte. Mais on ne saurait imaginer un plus charmant *moucharabieh* que ces cloisons de bois sculpté, surmontées de merlons élégants, d'un art ingénu et délicat. Une inscription en caractères coufiques, entremêlés de rinceaux, court au sommet pour nous apprendre que « ceci a été fait par l'ordre d'Abou-Temim-el-Moaz » (1031-1078).

La mosquée n'a gardé de son mobilier artistique que son *mimbar*¹, sa chaire à prêcher; plus de chandeliers ni de tapis, ni de lampes d'ancien style; mais ce *mimbar* est une œuvre artistique d'un grand intérêt. Il daterait de la dynastie arlébite; Abou-Ibrahim-ben-Mohammed-el-Aghlab l'aurait fait construire en bois de platane venu de Bagdad. Je ne connais aucun *mimbar* qui puisse lui être comparé. Les deux flancs triangulaires de l'escalier, la rampe et les marches elles-mêmes sont travaillés avec une minutie et une largeur de travail infinies. Il ne s'agit pas ici d'un de ces travaux de marqueterie dans lesquels les Arabes ont excellé, mais plutôt d'un travail d'assemblage; ce sont de nombreux petits panneaux juxtaposés, tous sculptés à jour, de gracieux grillages, de mailles et de feuillages, tous d'un dessin différent. Le style de ces panneaux m'a rappelé celui des plats de reliure en ivoire des beaux évangéliaires. On y voit ce que les siècles inventifs de l'Islam ont su trouver de ressources dans la seule complication de motifs géométriques et de compositions florales. Il n'y a pas plus d'art vrai dans les chaires sculptées de notre Renaissance.

M. H. Saladin, dont l'expérience est souveraine en pareille matière, parle en ces termes² du *mimbar* de la Grande Mosquée :

« Cette chaire, composée de panneaux rectangulaires à jour, est un exemple unique de ce genre de décoration. Ces panneaux sont fixés sur un bâti au moyen de barres sculptées assemblées par des appliques de tôle découpée. Sauf deux ou trois morceaux de remplissage, la face latérale [visible] de la chaire est exclusivement composée de panneaux dont la sculpture a le caractère byzantin des premiers temps et rappelle même les *clathri* romains. Il semblerait que cette chaire ait été décorée avec des panneaux faits à l'avance et assemblés d'une façon arbitraire les uns à côté des autres. Les uns ne sont que de simples découpures à peine modelées; les autres, au contraire, en

1. Le droit d'avoir un *mimbar*, une chaire où se dit la *Khotbah*, n'appartient qu'aux mosquées métropolitaines, aux *cathédrales*, si je puis m'exprimer ainsi.

2. *Archives des Missions scientifiques, etc.*, 3^e série, t. XIII (1887), p. 29 et s.

bas-reliefs très peu sentis, sont traités à la façon de certains ivoires byzantins. Il se pourrait que ces panneaux provinssent de clôtures d'églises analogues à l'iconostase grecque, clôtures démontées par pièces et dont on aurait choisi les plus beaux morceaux pour composer ce *mimbar*, contrairement à la tradition arabe. »

Cette dernière hypothèse ne nous a pas paru confirmée par l'examen de ce beau meuble. Si l'on considère, en effet, les morceaux de rapport destinés à suivre la pente des degrés et l'homogénéité relative de ces panneaux de petite dimension aussi bien que de ceux qui forment lesdits gradins, on restituera volontiers le monument, quelque branlant qu'il soit, à l'art oriental. L'art du bois est un de ceux que l'Orient musulman a cultivés le plus longtemps.

De hautes portes en bois réappliqué à damier polygonal ou sculpté en relief d'une main plus libre ferment la mosquée. La plus ornée est celle du milieu, *Bab-el-Behou* (la porte de la beauté). Il faut insister sur les dessins infiniment variés de ces deux vantaux; on y rencontre un mélange instructif d'ornements géométriques et de décors tirés du règne végétal; ces derniers n'ont-ils pas une analogie frappante avec les motifs de la décoration gothique? Leur feuillage foisonnant pourrait, dans bien des cas, servir de modèle à nos arts industriels par son aisance et sa souplesse; notons surtout le vase symbolique qui forme le tympan fixe de la porte et d'où sort une profusion de branches en reliefs. Cette belle œuvre d'ébénisterie orientale porte une inscription en caractères neskis qui rappelle sa restauration en 1244. « O toi qui regardes, dit cette inscription, puisses-tu réaliser ton espoir; cette porte est celle d'El-Behou, de la mosquée des compagnons du Prophète. »

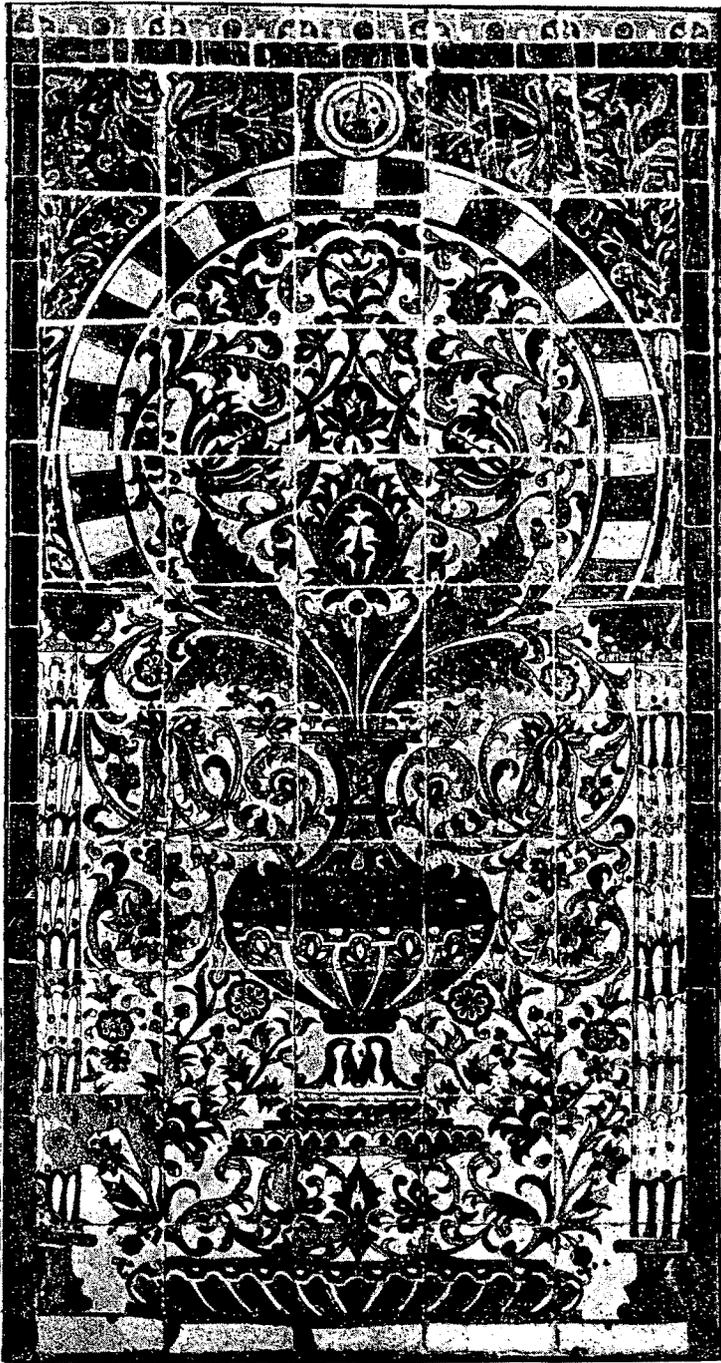
« La porte d'El-Behou vient d'allumer les feux de sa magnificence...

« Elle était si ancienne qu'une pieuse restauration était absolument nécessaire ¹ »

C'est dans l'entre-bâillement de ces portes que les étudiants de la Medersah viennent chaque jour chantonner des sourates du Coran. Des milliers d'hirondelles nichent sous les plafonds délavés du grand cloître et font chorus. Les graminées folles ont envahi la cour; à peine si on peut y apercevoir un cadran solaire et une bouche de marbre découpé par où les eaux de pluie s'écoulent dans une immense citerne souterraine (voir El-Bekri).

L'unique baie qui donne accès au large escalier du minaret est

1. *Bull. de Correspondance africaine*, fasc. IV (juillet-août 1882).



PANNEAU DE FAÏENCE DE LA MOSQUÉE DITE DU BARBIER, A KAÏROUAN.

(D'après une photographie de M. Lougarre.)

ornée de frises de marbre antique analogues à celles de la porte intérieure du trésor. Les marches de l'escalier sont formées de place en place par des morceaux de soffites antiques à rosaces, par des inscriptions chrétiennes et par des bas-reliefs brisés, tels que des foudres païennes usées par les babouches des mollahs musulmans. Ce minaret qui ne répond nullement à la description d'El-Bekri, a remplacé celui de Hassan-ibn-Noman dont MM. Houdas et Basset ¹ ont cru voir les restes à l'angle S.-O. de la mosquée. A dire franchement notre opinion, il est peu de minarets plus disgracieux. Mais sa hauteur en fait un merveilleux point de repère. A l'heure de la prière, nous y avons suivi le muezzin jusqu'au balcon où il déploie son grand drapeau rouge. De toutes les coupoles, de tous les minarets monte alors une cantilène monotone. Il y a des coupoles surbaissées, des coupoles lisses, d'autres cannelées, des coupoles en forme de melon, en forme de poire, en forme d'œuf, en forme de figue...

Il est facile de voir, à l'examen de la Grande Mosquée de Kairouan, sans doute une des plus considérables de Tunisie, que les constructeurs et les artistes de l'Islam africain n'ont pas eu l'envergure de ceux de l'Orient asiatique. L'architecture algérienne et tunisienne est basse, chétive, pauvre; Tlemcen seul fait exception, à la frontière extrême de ces deux grandes provinces. Les plus beaux temps de l'architecture musulmane n'ont rien produit, sous cette latitude, qu'on puisse comparer à la mosquée d'El-Aksa, aux mausolées du Caire ou même à ceux de l'Inde. Tandis que la grande mosquée de Damas, qui date de 705, monte dans le ciel ses coupoles et ses fins minarets; tandis que les tombeaux des khalifes du Caire ² ont la grandeur de nos cathédrales, avec leur hautes voûtes savamment suspendues sur des tambours hardis, les meilleurs monuments de la Tunisie et de l'Algérie semblent arrêtés à une faible hauteur par ignorance ou timidité. La preuve la meilleure de la médiocrité des architectes africains c'est que, bien postérieurement à leurs œuvres les plus renommées, qui ne produisent aucun effet, s'élevaient, sur un autre sol, des merveilles telles que les mosquées de Barkouk (1149) et de Kalaoun (1305) en Égypte, et l'Alhambra (1309) en Espagne. Les constructions tunisiennes sont massives et négligées; les proportions n'ont rien d'imposant; la décoration est rare et rustique. On ne saurait croire combien les barres de bois, véritables béquilles horizontales qui se

1. *Op. cit.*

2. La mosquée d'Amrou date de 643 et 714; celle d'Ahmed-ben-Fouloun de 876.

croisent entre les colonnes, nuisent, à Kairouan, à l'impression que devraient produire les voûtes et quelle sensation de pauvreté décente s'exhale de la peinture générale au lait de chaux. Il en est de même de l'architecture civile. On chercherait vainement des rues à hautes maisons; des bazars semblables à des nefs profondes. Nous sommes dans un Orient rasé, pour ainsi dire, à hauteur d'homme, dans des provinces sans génie propre sur lesquelles ont régné des dynasties chancelantes et pauvres. Les Almohades et les Almoravides de Tunisie n'ont pas égalé leurs frères d'Espagne, et les Arlébites sont restés inférieurs aux Toulounides.

Si l'on trouvait nos appréciations un peu sévères, nous pourrions en appeler encore une fois à Ibn-Khaldoun et à ses lumineux *Prolégomènes*. L'homme qui a écrit le chapitre intitulé : « Pourquoi la plupart des édifices bâtis par les Arabes tombent promptement en ruine » n'a qu'une médiocre estime pour tout ce qu'il a vu dans le Maghreb. En sa qualité de Sévillan, il connaît les chefs-d'œuvre de l'art arabe en Espagne et n'hésite pas à dire que « c'est en Espagne que tous les arts arrivèrent à la perfection ». Pour ce qui nous occupe, voici comment il traite les artistes de Kairouan : « Les Arlébites et les Arabes qui étaient à leur service possédèrent *quelques notions de civilisation sédentaire*, qu'ils devaient à l'influence du luxe et du bien-être et à la grande population qui remplissait Kairouan ». Je lis encore plus loin : « L'écriture dont on se servait à Kairouan est maintenant oubliée ainsi que les coutumes et les arts particuliers à cette capitale. »

ZAOUÏA DE SIDI-SAHAB. Le tombeau vénéré de celui qu'on appelle communément le *barbier* du Prophète et qui n'était en réalité que son compagnon d'armes, est situé hors la ville, au bout du faubourg des Zlas, dans une plaine d'alluvions desséchées, un petit Sahara (*El Belouïa*). Près de là est un mur derrière lequel s'arrêtaient jadis les Juifs, et d'où ils envoyaient des intermédiaires chercher à la ville du pain et de l'eau. En ce temps, les infidèles ne pouvaient entrer dans Kairouan; s'ils y entraient, ils y mouraient dans la nuit.

Abou-Zemaa-el-Beloui, le preux arabe qui dort dans l'enceinte de la zaouïa, fut un des premiers conquérants de l'Ifrikia. Le Prophète, auprès duquel il avait guerroyé, lui fit cadeau de trois poils de sa barbe, et le digne guerrier recommanda qu'on l'enterrât avec un de ces poils sur chaque paupière et le troisième sur sa langue. Il serait mort en l'an 60 de l'hégire (685), et son tombeau, encore

pourvu de rentes considérables, pourrait passer pour le plus vieux monument de ce Kairouan fondé dix ans seulement plus tôt. Mais ce tombeau ne saurait être contemporain de la mort du *sahab*, qui avait demandé qu'on cachât le lieu de sa sépulture. C'est postérieurement, à une date incertaine, qu'on découvrit cette sépulture et qu'on transféra les reliques du saint homme sous un riche mausolée.

Une grande cour à arcades, où se reposent des troupeaux...; une terrasse sur laquelle flotte un drapeau vert...; un minaret, le plus soigné de Kairouan, où des carreaux de faïence verts et bleus font avec la pierre jaune un charmant effet...; puis un vestibule tout bleu...; puis un vestibule tout rose; puis un escalier jaune!... On devrait, en vérité, appeler ce joli monument « l'oratoire des faïences », ou « la cassette des émaux »; il en est tout revêtu.

Ces vestibules féeriques nous mènent à une petite cour oblongue et à une salle en coupole qui sont deux gracieux chefs-d'œuvre de goût, deux bijoux de style raffiné et de couleur. Les fines colonnes de cette courette silencieuse et les ornements en plâtre reperçé de cette coupole sont dans un état de conservation parfait; il n'existe pas de plus ingénieuses arabesques ni de lacis plus arachnéens, à Tlemcen, à l'Alhambra, à Delhi, à Lahore; des reflets multicolores se croisent, des lueurs furtives glissent sur les parois; l'art est noyé dans une religieuse pénombre... Tout à coup, au sortir de cet *atrium*, la cour principale, ceinte d'une colonnade, s'ouvre tout ensoleillée, diaprée de couleurs vives et harmonieuses. Ici, la faïence ne s'arrête pas à hauteur d'appui; une grande attique à panneaux court le long du mur de fond, au-dessus des arcades de marbre du portique. Les plafonds de bois de ce portique sont ravissants; il en est de gris, à pendentifs minuscules; il en est en ruches d'abeilles; il en est de déteints qui sont pareils à des cachemires usés... Le charme de la couleur supplée à l'insuffisance architecturale et l'ornement triomphe. Si la zaouïa de Sidi-Sahab était dans l'état de nudité de la Grande Mosquée, peut-être songerait-on à la critiquer; mais dans la blancheur universelle des édifices tunisiens, c'est une jouissance pour les yeux que de tomber sur cette naïve et chatoyante décoration. Tout cela n'est qu'un jeu, mais c'est un jeu charmant.

Quel dommage que la porte et les fenêtres de l'*atrium*, ainsi que celles du tombeau soient modernes et vilaines! Un riche donataire a détruit l'eurythmie de ce *patio* en y introduisant des marbres blancs, de fabrique italienne, dont le style rappelle celui de nos cheminées cossues. La coupole de la salle funéraire a été également repeinte.

Le tombeau d'Abou-Zemaa ressemble à tous les tombeaux musulmans richement dotés. Il est assez semblable à quelque chapelle votive de nos églises, enrichie de cadeaux hétéroclites. Derrière une haute grille de fer, le saint homme repose sous un cénotaphe qu'on dit de marbre blanc, peut-être un sarcophage antique; une grande couverture de velours noir; brodée d'inscriptions en argent, et un voile vert drapé à la place de la tête le recouvrent. Une vingtaine d'étendards pendent au-dessus. Leur hampe est garnie de boules et d'amulettes; ils sont de soies vertes, de soies roses, de soies rouges, de soies brochées, à bouquets, de soies françaises, vénitiennes, indiennes, couvertes d'écriture. Il y a aussi un lustre de Venise blanc, assez maltraité, et de gros cierges pendus à une barre de bois. Enfin, la grille est garnie d'un chapelet d'objets bizarres, fleurs en soie, œufs d'autruche cerclés de cuivre, boules de bois doré, cônes de terre de la Mecque... Celui qui vient ici prier, ou, même sans prier, méditer quarante samedis de suite avant le lever du soleil, est réputé avoir fait un acte de piété équivalant au pèlerinage de la Mecque.

Malheureusement, les beaux carreaux de faïence de Sidi-Sahab s'écaillent; les efflorescences de salpêtre chassent l'émail. Ces carreaux sont de toutes les familles; il y a des traces de réparations de toutes les époques. Dans les vestibules comme dans le grand *patio* sont espacés des panneaux représentant des vases de fleurs conventionnelles d'art persan, d'une harmonie générale bleue et verte, ou plutôt d'un bleu vert. Sur la muraille où s'ouvre le tombeau ont existé des panneaux, en partie détruits, qui représentaient uniformément la Mecque, avec la Kaaba et cinq minarets pavoisés d'azur. Dans le revêtement courant, il est certain qu'il y a beaucoup de carreaux de provenance napolitaine et de date moderne. On retrouvera les mêmes dessins et la même variété au palais du Bardo de Tunis et au palais de Hadji-Ahmed, à Constantine (1826). Or nous savons pour ce dernier que le Génois Schiaffino avait apporté au dernier bey de Constantine beaucoup de matériaux italiens. Les Italiens ont dû imiter le décor des fabriques de l'Euphrate pour leur clientèle musulmane. Mais certains carreaux, parmi lesquels on mettra d'emblée les carreaux jaunes à dessins noirs, sortent probablement des fours de Bagdad, ainsi que ceux des panneaux qui portent le vase, la colonne, la palme, l'œillet ou le cyprès caractéristiques.

Comme nous sommes loin cependant de la mosquée d'Omar, du Tekkyé de Damas et même du mausolée de Bou-Medine à Tlemcen! Il

est à remarquer que nulle part ailleurs qu'à Tlemcen, on ne trouve en Afrique la mosaïque en faïencé usitée à l'Alhambra, avec laquelle on obtient de tout autres effets qu'avec les carreaux quadrangulaires. Nous reviendrons bientôt sur cet art industriel, si oublié de nos jours.

Kairouan dort; Kairouan ne fait plus aucun bruit dans le monde. Les Arlébites reposent sous leurs *turbés* ruinés dans le lugubre cimetière, et leur œuvre s'effrite. La population est douce et corrompue; il y a beaucoup d'infirmes, d'aveugles, de fous et de chercheurs de trésors. Les beaux jeunes gens s'en vont indolemment par les rues, les yeux mi-clos, une fleur piquée sous leur turban. Le manque de guerre et de gloire a ruiné la ville sainte plus que les guerres n'avaient fait; les caravanes du Ségou et du Bornou ont dérivé vers Tripoli; sous l'œil du soleil, Kairouan va se rapetisser encore et se cristalliser dans le salpêtre blanc qui le ronge. Comme le dit Ibn-Khaldoun: « Le tapis de la science qu'on y avait déployé a été replié et enlevé avec tout ce qui le couvrait. »

ARY RENAN.

